

# le journal du silence

---

*Yves Robert*

*la montagne, une femme et un chocard*

---

*Atelier Grand Cargo – théâtre hors du monde*

---



# **Le journal du silence**

la montagne ni cruelle ni clémente, une femme et un chocard

C'est l'aube. Une femme sur une montagne est habillée avec des habits d'alpinismes. À côté d'elle, un grand sac déchiré et des affaires répandues sur le sol. Il y a un bruit de vent, un chocard apparaît en silhouette. Quelques bourrasques de neige. Il fait froid.

**le chocard** : Ni cruelle ni clémente, elle délire... Ce que c'est qu'une femme dans la neige... Elle délire, c'est sûr.

**la femme** : Matin gris, chocards bec jaune se balancent sur turbulences, mille fois répétée. Pattes rouges....

un instant inconsciente, le chocard claque du bec.

.... Jours gris, chocards bec jaune se balancent sur turbulences.

**le chocard** : C'est de moi qu'elle parle.

**la femme** : L'équilibre de leur corps, un miracle, une brisure.

**le chocard** : J'ai le sens du vol...

**la femme** : Le rouge éclatant de leurs pattes, reflets écarlates aux extrémités des ailes, soutenu par le doigt de l'irréel, par-dessus les précipices, au-dessus des abîmes. L'élégance du monde voletant maladroitement... La pureté n'existe que par les défauts, c'est simple, beau.

**le chocard** : Défaut, défaut... Vite dit.

un instant inconsciente, le chocard siffle.

**la femme** : Chocards, bec jaune, pattes rouges.

elle s'évanouit à nouveau.

**le chocard** : Suffirait d'un désenchantement du vent, une inattention, une défaillance... Pas de travers, un écart, l'élégance se ponctue d'une vrille. La vie se fracasse mille mètres plus bas dans les éboulis... Une inattention, une turbulence. La montagne ne remarque pas le temps qui passe. Une insouciance, une coquette, une dédaigneuse, entre les moraines, les névés, les fissures du granit, sous l'à-pic des vertiges et dans le gel des cascades de glace, l'éternité s'égare. La montagne s'en fout, elle, elle demeure. Silence, nuées, nuages qui passent....

.... Encore inconsciente, à croire qu'elle ne sait faire que ça, la fille, la fille fracassée. Elle marchait avec un homme habitué aux chemins creux de la mort... elle ne s'en souvient pas. Lui, un habitué de l'inexistence. On croit qu'elle guette, l'inexistence, ce n'est pas vrai, elle précède, puis un jour, elle attend, faucheuse indécise, un brin de paille en bouche, mâchonnant sans impatience, elle attend comme on attend un bus. Pour l'instant, je reste à côté d'elle, elle se réveillera, elle cherchera des réponses... Voilà, elle se réveille.

**la femme** : Dans les bourrasques, à l'aide d'allumettes, fragiles, on espère la lumière retrouvée d'une lanterne....

**le chocard** : C'est du délire...

**la femme** : .... se dévoilerait les habits de perdante, les journées couleur de cendre. Toute une obscurité sans que je me souviennne, toute une nuit... Et ce matin, la journée s'étire, un rideau d'opaline, une déchirure de plus sur la longue litanie des ténèbres, toutes les nuits du monde... Je ne me souviens de rien

un instant inconsciente, le chocard siffle.

**le chocard** : Vivre sans se souvenir ?

**la femme** : Je veux me rappeler un frémissement, l'amour... même dans les romans de gare, c'est sincère... Longue vague insignifiante qui remonte le sable, dépasse la digue, submerge les terres, longue vague insignifiante, moquée, mais quelle force. L'océan est sans mémoire... L'océan est l'océan.

**le chocard** : Si j'avais des mains, j'applaudirais... Faire littérature après une nuit pareille.

**la femme** : Qui es-tu ?

**le chocard** : Une poésie à plumes.

**la femme** : Tu te moques ?

**le chocard** : La poésie ne se révèle pas sur demande, mais la poésie ne se moque jamais... Et puis, tu as eu une drôle de nuit. Un moment j'ai pensé que tu finirais dans l'estomac d'un gypaète, tu sais le gros emplumé un peu sale qui bouffe les os des cadavres... Y en a un qui traîne dans la vallée, un gypaète, pas un cadavre, sommes pas amis, faut dire, il pue du bec. En fait, à bien y réfléchir, la poésie se raille de tout... Et à encore plus y réfléchir, la poésie est plus contradictoire que moqueuse... A y réfléchir, y a bien un cadavre, mais pas dans la vallée... L'avalée... L'avalé le cadavre... Hi. J'ai l'air de mélanger les pinceaux, mais je sais très bien ce que je veux dire ou je ne sais pas ce que je ne veux pas dire... Tu comprends ?

**la femme** : Ben...

**le chocard** : Ah, tu fais l'interloquée ? La pensée des chocards est volatile, faut bien l'admettre... Volatile, volatile.

le chocard rit ou ricane

Tu as eu une drôle de nuit, on va structurer tout ça. Je suis très compétent pour structurer « l'instructurable ». Écoute bien... Les choses ne sont que des choses avant les mots, seulement après, elles acquièrent une âme : nommer ce qui est, sinon il n'est pas.

elle s'évanouit, le chocard continue sans se préoccuper.

Tiens, le vent est une pièce de tissus qui se déchire sur une arête, elle se sépare en deux pans, des bourrasques à peine visibles qui s'effondrent de part et d'autre, emportant avec elles une bruine froide. Tu me suis ? Ça n'a pas l'air... Si seulement tu savais voler, tu n'en serais pas là... Une brume répandue sur le damier noir des ardoises au fond des vallées, regarde-toi, tu es enrobée dans ce souffle.

le chocard parle fortement, elle revient à la conscience.

C'est vrai ? Tu ne te souviens de rien ?

**la femme** : Ben...

**le chocard** : Cela s'appelle une amnésie traumatique, c'est arrivé hier, avant la nuit tombée, juste avant, j'ai tout vu. Concentre-toi... Tu es une femme qui marche... Une femme qui marche, c'est de l'élégance et des échasses. Tu es devant, derrière, un homme... Heu... L'homme est derrière. Tu as confié ta vie à la montagne, tu es dans l'équilibre, c'est bien... La conscience d'être présente, d'être vivante. Tu sais le regard de l'homme posé sur tes échasses, peut-être tes fesses ?

**la femme** : Ben...

**le chocard** : C'est toi qui trace, vous marchez dans la neige, chaque pas est une délivrance, une parcelle de l'ascension, chaque pas est une légèreté qui s'échappe de ton cœur. Tu marches avec l'homme que tu aimes... Pas tombé d'un roman de gare, celui-là.

**la femme** : Une amnésie traumatique ?

**le chocard** : Les couples sont des cordées, là, vous être vraiment une cordée avec l'homme que... Qui te... Que tu... Que tu aimes.

**la femme** : Traumatique ?

**le chocard** : Je vois, tu ne te souviens pas... Je suis là pour ça. On prendra le temps qu'il faut, le souvenir reviendra, bulle dans un étang, tu es une grenouille, tu sais que la bulle remonte. Tu coasses ou tu croasses ?

**la femme** : Une grenouille, tu es sérieux ?

**le chocard** : Voilà, qu'elle dialogue... La question est de savoir à quoi servent les bulles, toi, tu le sais ?

**la femme** : Ben...

**le chocard** : Ben... tu n'as que ce mot à la bouche ?

**la femme** : Heu...

**le chocard** : Les bulles sont des miracles issus du fond des âges, les bulles sont des merveilles irisées qui parcourent le ciel, les bulles sont éphémères, une dentelle de savon... De la mémoire qui remonte... La mémoire qui remonte te serait bien utile, maintenant.

**la femme** : Qu'est-ce que je fais là ?

**le chocard** : Le seul moyen de le savoir, c'est d'écouter les babillages du chocard... tu coasses ou tu croasses ?

**la femme** : Le chocard ?

**le chocard** : Le chocard, c'est moi... personne d'autre, enfin, regarde... c'est pas ici qu'on fait file d'attente devant un métro. Rappelle-toi, tu es amoureuse.

**la femme** : Amoureuse ?

**le chocard** : Tu sais plus ? L'amour c'est quelque chose qui se déchire en soi... Il y a deux versants : le corps et l'âme, le plaisir et la sérénité. Tu me diras, ça fait quatre, c'est pas important les nombres. La gêne à disparue, les paroles sont simples, les gestes n'ont plus de limite, c'est un abandon. Tu coasses ou tu croasses ?

**la femme** : Les chocards parlent maintenant ?

**le chocard** : Certains, seulement... Tu te demandes, on peut vraiment aimer comme ça ? Si simplement, si fortement ? Dans les romans de gare, ce n'est pas un problème, alors dans la vie, pourquoi pas ? Tu l'as déjà fait, ne dit pas le contraire... Je suis sur le vent, un chocard au bec jaune et aux pattes écarlates, je raconterai l'histoire du jour d'avant, du jour sans mémoire. Tu poseras des questions, mais rappelle-toi, je suis une poésie et les poésies ne dévoilent pas tout... Tu auras ta part de travail. J'aime pas les paresseuses... Je crois que tu coasses. Tu as du sang au bord des lèvres, quelque chose s'est cassé dans ta poitrine.

**la femme** : Je suis blessée ?

**le chocard** : Plus que tu ne le crois... Je regarde, j'écoute, je poursuis les lucioles qui enchaînent vrille après vrille au-dessus des pâturages de juin, je connais tout de la vie du monde... Petit déjà, je m'étais baigné dans la rivière de la curiosité, paraît que si on ne s'y noie pas, on devient insatiable, j'ai tout vu, je vois tout et je verrai tout, mes plumes resteront mouillées pour l'éternité.

le chocard rit ou ricane

**la femme** : Il y avait du silence... Puis, il y a eu toi.

**le chocard** : Ça dérange ?

**la femme** : Tu as forcé le silence, une effraction.

**le chocard** : C'est curieux... Forcer le silence... Y a un verrou ?

**la femme** : Voleur !

**le chocard** : Non, volant volatile... par effraction, tu voudrais me faire un procès ? Les chocards ne sont pas des crocheteurs de portes, des monte-en-l'air, ça oui, mais dans les nuées.

**la femme** : Il n'y a que nous ?

**le chocard** : L'entrée des glaciers n'est pas très fréquentée.

**la femme** : Il n'y avait que du silence, c'était rassurant, des mots perdus dans ma tête.

**le chocard** : Tu faisais de l'écriture « gesticulative » sur la peau des nuages, tu sais, des gestes désordonnés, des gestes comme on fait pour se rattraper lorsque l'on tombe dans un rêve. Tu écrivais sur les nuages, c'est idiot, les vapeurs ne retiennent rien, elles passent... Brume papier boit l'encre comme éponge, écrire pour se rattraper est stupide, même s'il faut admettre qu'écrire est toujours utile... L'écriture, c'est aider la mémoire, même si on en a plus...

**la femme** : Je ne me souviens pas.

**le chocard** : .... Écrire sur les rêves, c'est tenir un journal de silence... Non... Le journal du silence. Les rêves et le silence appartiennent à tout le monde, le silence est le silence, je ne connais pas d'autre silence que le silence et les chocards sont maîtres pour égayer le silence de tout le monde... Déjà que les mots n'ont plus de valeur. À se demander si nous ne devrions pas faire silence, celui définitif qui ne s'entend plus parce que plus personne n'écoute.

le chocard rit ou ricane

**la femme** : Tu es seul ? Je veux dire, tu parles comme quelqu'un qui vit seul... C'est-à-dire, beaucoup.

**le chocard** : Le vent s'est montré inélégant avec ma compagne... paf ! Maintenant je vole seul... Le vide, c'est une manière de comprendre l'inexistence.

**la femme** : Elle te manque ?

**le chocard** : Tu poses des questions, (mais) c'est toi qui as les réponses... tu pourrais nous servir le thé

**la femme** : Les chocards boivent du thé ?

**le chocard** : Préfèrent le whisky, le disputent aux anges, préfèrent sec, sans eau, sans glace. Ils aiment ce goût de terre, cet effluve de tourbière. Le thé, même couleur, mais sans tourner la tête. Je suis comme tous les chocards, je ne refuse jamais un verre.

**la femme** : Je suis folle, à te parler, je suis folle, avec un chocard.



**le chocard** : La folie est cet air léger qui soutient nos vies, si tu préfères la solitude, je connais une grotte de pierre, même le bruit de la terre s'y est englouti, glouf... Un caillou dans l'étang. Tu seras apaisée, tu n'auras même plus besoin des pleurs, sous terre, les larmes s'étouffent... Ici, si tu te souviens, tu auras les larmes, tu auras la douleur, tu seras moins femme que crocodile.

**la femme** : Cette nuit ?

**le chocard** : Cette nuit, tu as gémi, des choses pas effacées, restées accrochées à un rêve ou à un cauchemar, des fois, l'inconscient parle mieux que le conscient. La grotte est une tombe, muette, un étouffoir avec de la ouate, si tu préfères. Si tu veux oublier la douleur et les larmes, je te montrerai le chemin, d'une approche facile... Moins de difficulté qu'on imagine. Le seul problème, c'est qu'on oublie tout, même la vie... T'inquiètes, tu ne remarqueras même pas ton corps se pétrifier. Tu respireras la poussière du sol, tes poumons se figeront. Une statue de calcaire, on te confondra avec une stalagmite, celle qui monte. Mite, monte, tu vois l'histoire ? J'ai fait pédagogie à l'académie du bon sens, je suis le seigneur des cancers, l'éclaireur des fariboles... Mite, monte.

**la femme** : Tu ris de la mort ?

**le chocard** : Je parle de ta tranquillité, de ta pétrification... C'est ce que tu veux ?

elle ne répond pas

Pétrifier, se transformer en pierre... Tu ne percevras même pas l'instant où ta chair sera morte parce que ton esprit sera enlevé bien avant. Tu seras dans un endroit tranquille, sans gypaètes, juste quelques asticots... Tout le monde a bien le droit de bouffer. C'est le gîte de ceux qui ne se pardonnent pas d'être vivant... Demeure une question... Celle qui décide de tout, de ton avenir... Sauras-tu pardonner l'impardonnable ?

**la femme** : L'impardonnable ?

la femme perd conscience

**le chocard** : Voilà qu'elle est ailleurs, cette manière de s'évanouir sans prévenir, elle manque de politesse avec ses égarements. En attendant, précisons qu'il ne faut pas confondre impardonnable et imperdable, la seconde, c'est une sorte d'épingle de nourrice... Impardonnable, je ne sais pas.

la femme revient à elle.

Peut-être... Que l'on ne peut pas pardonner parce que l'obstacle est trop grand, la peine trop lourde, une montagne trop haute dont on ne peut franchir le col.

**la femme** : Qu'est-ce que tu dis ?

**le chocard** : Les chocards sont très forts pour excuser l'inexcusable... pour le pardonnable, je ne sais pas. Je te regarde, je te vois, tu es plus vivante que tu ne le crois, demeure ce foutu problème de mémoire, l'amnésie traumatique. D'abord, tu feras ce foutu thé, j'ai fouillé tes bagages, pas de whisky, c'est dommage, alors nous fouillerons les pages blanches de ta mémoire, et qui sait, peut-être il en sortira quelque chose ?

**la femme** : Et si je préfère mourir sans savoir ?

**le chocard** : Mourir, c'est une inattention... si ça arrive, à te regarder, ce qui est dommage, c'est que tu auras été jolie pour rien.

**la femme** : Tu radotes, une suite de mots, radotage d'un rêve, radotage d'un cauchemar, tombent du bec comme une pluie du matin. Tu t'habilles de noir, tu t'habilles de deuil et tu me trouves jolie avec ton œil de croque-mort. Est-ce que tu veux mordre mes orteils pour vérifier ?

**le chocard** : Ça, c'est l'humour d'un vieux parapluie ou d'une Anglaise célibataire.

**la femme** : Prépare le thé.

une musique qui se termine avec le sifflement d'une bouilloire.

**le chocard** : La montagne est jolie, mais on s'emmerde.

**la femme** : La montagne est jolie, mais il fait froid.

**le chocard** : La théière est cabossée...

**la femme** : Cabossée, elle vient d'un pays que j'ai pas visité... elle était à lui.

**le chocard** : Quelque chose te revient ?

**la femme** : Si tu me coupes... toute petite, regarde, elle est toute petite... il racontait... les montagnes sont grandes là-bas, alors ils fabriquent les objets aussi petits que possible. Les choses de la nature deviennent encore plus immenses. C'est une économie, tout est compté, la ration doit suffire (mais) pas alourdir. Chaque chose, chaque vie doivent avoir la légèreté du passage.

**le chocard** : La mémoire se cache parfois dans les objets.

**la femme** : Il racontait l'avalanche partie d'un sommet, cette force, cette percussion lourde qui emportait tout sur son chemin, et au-dessus, les flocons de givres tourbillonnaient et s'envolaient comme des vols d'hirondelles.

**le chocard** : Je crois la poésie contagieuse.

**la femme** : Il riait de cette coulée lourde et violente que la lumière rasante du soleil rendait fragile et volatile... il pensait, les choses ne sont pas ce qu'elles sont. Je parle de « il », mais je ne sais pas qui c'est...

**le chocard** : Ce n'est pas important pour l'instant... il pensait « chocard »... un drôle de volatile, ton énergumène....

**la femme** : (coupant la parole au chocard) Il disait... Elles se montrent différentes pour faire croire le monde magique... Le monde est magique ?

**le chocard** : Les chocards sont rationnels... La question : est-ce que la magie est rationnelle ?

**la femme** : Je pensais que les oiseaux....

**le chocard** : (coupant la parole à la femme) .... volent, que les oiseaux sont dans le ciel, qu'ils captent des flux que tu ignores, que les oiseaux sont une part de l'irréel, deux ailes, pas de cervelle. Je me trompe ?

**la femme** : Ben...

**le chocard** : Les chocards sont matérialistes, pas le choix, nous ne volons pas, nous retardons la chute. Le froid, la vrille, l'aigle ou la faim nous emportent à la vitesse d'un battement de cil, la vie est éphémère et je ne connais pas de vieux chocards. Le point positif, on finit pas comme vous dans une maison avec des rideaux, des moquettes, des gentilles dames qui nourrissent le quidam à la cuillère avant de le parquer dans le salon face à l'écran à faire dormir... Contrairement aux hommes, nous ne mourrons pas en ayant tout oubliés du monde, pas assez de souvenirs pour faire embouteillage... Ça te fait sourire ?

**la femme** : Je n'ai pas souri, j'ai eu mal, comme ça d'un coup, un rictus.

**le chocard** : À quoi tu penses ?

**la femme** : ...

**le chocard** : Tu ne veux rien dire ? Alors, je tiendrai le clapet. La nature n'est ni cruelle ni clémente. Cruelle, clémente, ce sont les mots des hommes, vous avez toujours besoin de donner une illusion à tout. Ce qui m'intéresse, c'est le temps, la minute, la seconde que je parcours à l'instant, celle d'avant, c'est un souvenir, celle d'après est à venir, je veux qu'elle reste une surprise. La montagne n'est ni cruelle ni clémente, elle est la montagne, mais ça, tu le sais déjà, même si tu ne te souviens pas encore. Tu le sais déjà.

**la femme** : La caverne de calcaire, c'est un tombeau ?

**le chocard** : Et ?

**la femme** : Tu avais des mots d'hommes.

**le chocard** : Un chocard a le devoir d'être paradoxal, vrai, poétique, menteur... C'est ça, menteur. Celui qui prétend que les vérités existent est un menteur et les chocards ne profèrent que des vérités. Des mots d'homme, des mots d'hommes... Ta réalité n'est pas la mienne, parfois, nos destins se croisent, volatiles et marcheurs se frôlent, nous nous imitons les uns les autres. Vous appelez ça de l'anthropomorphisme, ça fait savant, mais je ne sais pas qui

imite le plus les autres... Parfois les randonneurs croassent, ils nous prennent pour des corneilles. Comment pourrait-on appeler ça ? Du croacroamorphisme ? En fait, on est des siffleurs, des persifflleurs, des chocards, faut pas confondre. Les mots des hommes ne sont pas les mots des chocards, même si dans les rêves, les chocards parlent comme les hommes.

**la femme** : On est dans ton rêve ?

**le chocard** : Ce n'est pas à moi de le dire, c'est à toi de le savoir et si tu sais pas, tant pis pour toi. Je ne suis pas un homme... Je suis un matérialiste émotif, même si je suis un comique compulsif. J'ai le sens de la vrille... Comment raconter l'émotion qui me traverse quand la lumière du levant touche la pointe de mes rémiges ? Comment dire ce que je ressens au basculement du couchant, quand la moitié de la terre entre dans la nuit, que soudain le froid se fait plus perçant ?

Il regarde la femme.

Tu es désarticulée.

**la femme** : Tombé ?

**le chocard** : De très haut... Qu'est-ce que le vide ? Hé... Si on le savait... C'est ce qui ne contient rien.

**la femme** : Mon corps a été tiré de tous les côtés, je ne sais plus comment.

**le chocard** : Tu n'es pas très maligne... Je parle de ton âme, toi tu reviens avec ton corps... Je te l'ai dit, en ce moment, être jolie sert à pas grand-chose... Juste à se flétrir et à se lamenter du temps passant, à engraisser les regrets. Ton corps, c'est le contenant, ton âme, c'est le vide... Quel est le poids du vide ? Comment deviner si on ne sait pas ce que c'est que le vide, si le rien n'a pas été mesuré... D'ailleurs, il y a une théorie....

**la femme** : Le thé ?

**le chocard** : Tu fais diversion ?

**la femme** : Le thé...

**le chocard** : Un chocard bavard fait étalage de philosophie, tu ne penses qu'à boire du thé

**la femme** : Je ne joue plus.

**le chocard** : Les questions sans réponse, c'est des mots qui font naufrage et une réponse sans question, c'est une écrevisse qui se noie dans le désert... Tu vas dire, c'est rare... Mais ça arrive. Je ne dois pas tout faire à ta place, la mémoire est puzzle, fais donc un effort.

**la femme** : Rappelle-toi, je dois reconstruire, j'ai tout oublié, je suis blessée... peut-être que je perds du sang ?

**le chocard** : L'hémorragie est interne, mais tu as surtout perdu la mémoire, mais je t'aime bien, malgré tout. Ce que j'aime le plus, c'est ces petites herbes arrogantes qui poussent dans la fente des pierres. Elles s'accrochent à des endroits impossibles. Elles sont têtues, obstinées, ne se préoccupent pas de l'aridité du sol ou de l'exposition au vent... Non, elles poussent avec le seul espoir de capter un peu de soleil. En vol, quand je frôle les falaises à la recherche des ascendants, quand je plane à presque toucher la paroi, je les observe... Au début je les regardais simplement pour voir si le vent les faisait frémir, si je pouvais saisir un courant porteur et me faire enlever au-delà des crêtes. Maintenant, je les vois pour ce qu'elles sont, des petites herbes têtues et obstinées... Une forme de beauté involontaire... Et passagère.

**la femme** : Je suis une petite herbe têtue et obstinée ?

**le chocard** : Qu'est-ce que tu fais là ? Regarde où tu t'es accrochée.

**la femme** : Je ne sais pas, dis-moi...

**le chocard** : Tu es arrimée sur la trace de ton passé, ça doit coûter, pareil arrimage.

**la femme** : Je ne crois pas.

**le chocard** : Ne mens pas, inutile de mentir à un chocard. Tu es seule, ici, accrochée à cette corniche, peut-être est-ce simplement la corde qui te retient... Ou l'espoir de rester jolie encore quelques années.

**la femme** : Certaines solitudes ne sont pas solitaires, certaines beautés le sont pour elles-mêmes et se fichent du temps qui passe, des espoirs vains.

**le chocard** : Je ne te donne pas tort, peut-être que nous servons à ça, nous les chocards, à faire en sorte que les hommes et les femmes se sentent moins perdus dans la montagne, moins en danger, que notre noirceur rendent belles celles qui ne le sont pas vraiment. Nous serions un contraste à plume occupant le décor avec des arabesques qui étonnent... Dans toutes tragédies, y a un clown qui sommeille.

**la femme** : Il parlait un peu comme toi, mais jamais de solitude ou de la beauté des filles.

**le chocard** : C'est étrange.

**la femme** : Tu vois, je me souviens déjà de petites choses... Ici, il était comme un poisson dans l'eau, c'était son domaine, un territoire à parcourir, des sentiers à trouver ou à entretenir. Il devinait si un caillou avait été déplacé... Un domaine, sans être propriétaire.

**le chocard** : Les hommes sont toujours des propriétaires, c'est dans leur nature, ils ont l'esprit de cadastre.

**la femme** : Les bûcherons sont les jardiniers de la forêt, les arbres ne sont pas à eux.

**le chocard** : Peut-être que le mot propriétaire n'est pas le bon ?

**la femme** : Responsable ?

**le chocard** : Je ne sais pas... Profite, c'est rare pour un chocard de ne pas savoir.

**la femme** : C'est ça, responsable de la montagne.

**le chocard** : Aimer, c'est posséder ou partager ?

**la femme** : Aimer, c'est partager... Tu ne peux pas être vraiment propriétaire de ce que tu partages. À moi, il a donné, sans hésiter, la forme de son corps, l'élan de son rire, la marque de son présent, puis son passé qui déjà ne lui appartenait plus... Parce qu'un jour, sa force s'était échappée, il était devenu l'espace d'une éternité autre chose qu'un homme, une force qui ne voulait que le silence... Et ce silence contenait la mort.

**le chocard** : C'est curieux, cette obsession du silence ?

**la femme** : Il est des enfants qui ne vieillissent jamais, il est des pères qui brûlent en enfer à chaque heure. Il ne m'a jamais caché la noirceur de ses actes, alors je l'ai accepté, engrangé dans mon cœur parce qu'il m'avait confié ce qui ne peut pas se dire.

**le chocard** : Quoi donc ?

**la femme** : Le secret de l'inexistence, ce geste qui s'échappe et détruit toute la vie d'avant le geste. J'aurais pu rejeter ce qu'il était, mais faut pas trier dans l'âme de celui qu'on aime, prendre uniquement ce qui est juste ou honorable. Quand on se touche, c'est de la chair qui se heurte qui se pénètre, c'est des mots qui se brisent. Il y a des cris, des regrets, des hontes, des horreurs. C'est l'obscurité des abîmes... Si tu n'acceptes pas la part de l'ombre, c'est que tu n'aimes pas.

**le chocard** : Tu as déjà mangé un chocard ?

**la femme** : C'est toi qui fais diversion.

**le chocard** : J'ai mangé un chocard, ça a le goût du poulet.

**la femme** : Tu as mangé du poulet ?

**le chocard** : C'est la même chose qu'un chocard... Quand je parle comme un humain, tu reproches, quand je parle chocard, tu trouves déplacé ou incohérent, voire insolent... Peut-être que tu as fait de l'humour sans le vouloir ? C'est pas mal ce que tu as dit sur l'amour.

**la femme** : C'est clair pourtant, je suis perdue... Je me rappelle de la violence de ses émotions, je ne sais toujours pas qui il était.

**le chocard** : Tu t'es arrêtée à un endroit où les autres autres ne sont plus, l'amour ne reste pas indéfiniment sur le vent. C'est pas une impression, c'est une réalité, tu comprends ?

**la femme** : Explique.

**le chocard** : Je vais t'aider avec une image et tu auras ta place dans cette image, un peu comme les livres de cartons et les personnages qui se déplient à l'intérieur. Imagine... Les petits bals de l'été avec les lampions, l'orchestre, les nuits chaudes. Je te vois avec un châle léger, juste ce qu'il faut pour recouvrir tes épaules dénudées... Oh, dénudée... Tu t'es absentée une seconde, peut-être pour fumer une cigarette, peut-être pour....

**la femme** : (coupant la parole au chocard) .... autre chose, continue.

**le chocard** : Tu reviens sans t'inquiéter, parce que les lampions sont allumés....

**la femme** : .... une belle lumière jaune et orange.

**le chocard** : Sur la piste de danse, une chaise est renversée, il n'y a plus personne... Toutes les fenêtres et les portes sont ouvertes, il y a du vent, (mais) elles ne battent pas. La chaise ressemble à un cadavre à quatre pattes, un cadavre étendu sur la neige, le visage en avant, alors on ne sait pas qui sait. Tu appelles.

**la femme** : Pas de réponse.

**le chocard** : Maintenant, tu es assise, un peu fatiguée, sur la chaise que tu as relevée, tu l'as relevée, parce que tu ne veux pas la reconnaître comme un cadavre, tu tiens le châle contre toi, le matin, sa lumière froide, tu n'es plus dans le cocon de l'obscurité, quelque chose tourne dans ta tête, mais tu ne peux pas te souvenir.

**la femme** : Je ne veux pas...

**le chocard** : Tu frissonnes de plus en plus, l'aube se développe, la lumière bleue te brûle les rétines.

**la femme** : Des néons ?

**le chocard** : Il n'y a pas de néon dans le silence des éboulis... Dis-moi ce que tu ressens.

**la femme** : Je me suis réveillée très lentement, ce que je voyais, c'était la nuit au-dessus de moi. J'entendais le bruissement de la neige quand elle gèle. Et puis, un souvenir qui ne voulait pas revenir... Ça faisait peur, je le sentais terrible, (mais) je veux le connaître... Je ne peux pas le laisser se perdre dans l'effacement des choses, faut toucher et aimer la flamme, sinon on ne sait rien de la douleur.

**le chocard** : Pourquoi la chaise est renversée ?

**la femme** : J'étais là et je n'étais pas là... Pourquoi je me suis absentée ?

**le chocard** : On n'arrive à rien... Quand je vole, un instant je suis ici, l'instant d'après je suis de l'autre côté de la montagne. Il faut des heures pour franchir les crêtes... Que se passe-t-il le temps du voyage ?

**la femme** : Une esquisse... Le voyage est toujours l'esquisse d'un déplacement.

**le chocard** : Bien... Si tu la regardes, cette esquisse ?

**la femme** : Je me souviens, j'ai fait un pas.

**le chocard** : Faut pas des heures pour faire un pas.

**la femme** : Je me souviens, le pied s'est levé, j'avais de la fatigue, un tiraillement là où finit la chaussure, où commence le mollet... Je vois ce pied qui se lève, ce poids qui se déplace sur l'autre jambe... Je n'entends plus la musique du bal... Jamais le pied ne se pose, jamais le poids ne revient.

**le chocard** : C'est troublant, tu te souviens à côté du réel.

**la femme** : Pour la chaise, je ne sais pas.

**le chocard** : On se fout de la chaise, faut pas laisser traîner les choses par terre, après, on se prend les pattes dedans, c'est dangereux.

**la femme** : Cette sensation quand j'ai soulevé le pied, une absence.

**le chocard** : Continue, tu reviens sur la voie.

la femme : Une absence...

**le chocard** : L'absence... C'est tout ? Courage, franchir la crête, découvrir le voyage. Regarde, moi, je n'ai jamais volé vers l'autre côté, jamais vu cette vallée qui ne finit pas, je ne connais qu'un versant du monde, celui sur lequel j'habite, je raconte sans voir parce que des fois il n'y a rien à voir. Mais des fois, il y a tellement à dire, c'est ce que tu devrais faire... On écoute, mais on n'entend pas, on touche, mais on ne sent pas... Et alors ? Qu'est-ce que tu ressens au bout de tes doigts ?

**la femme** : Qu'est-ce que tu ressens au bout de tes plumes ?

**le chocard** : Le frémissement du vent.

**la femme** : Le frémissement de la peau, c'est à ça que tu voulais que je pense ? Ça me manque déjà... Ne plus toucher la chair d'un homme. Une promenade sans honte sur le velours, prendre le plaisir de saisir l'intimité, prendre le temps de couvrir tendrement ce qui n'est qu'un petit animal endormi et timide.

**le chocard** : Ouh là !



**la femme** : Un homme, c'est fragile, tu n'imagines pas, chocard, tu n'imagines pas.

**le chocard** : Et un homme qui tombe ?

**la femme** : Laisse-moi encore un peu de temps pour les illusions... Je me couchais sur lui, pour la chaleur, nue, un peu froide... Sentir que je me réchauffe, j'aime. Une drôle de sueur recouvre le dos, je veux qu'il me désire, devine mes seins reposés sur sa poitrine, je voudrais que ces sensations soient vraies.

**le chocard** : Quand il venait à toi ?

**la femme** : D'abord, je ne le voyais pas, je le percevais. Le pas d'un homme, même s'il se veut léger, le pas d'un homme s'entend de loin... Je n'ai pas eu le temps de m'habituer, je n'ai pas eu le temps d'inscrire sa présence dans mon quotidien. Je me demande quelle partie du plancher aurait grincé sous son poids ? Quel désordre il aurait laissé dans la salle de bain ? Les choses de moi qui l'auraient agacé ? J'aurais voulu lui déplaire le temps d'une journée, d'une semaine, d'une éternité afin de comprendre et d'apprécier sa patience, j'aurais aimé qu'il se détourne, une moue pincée, les yeux chargés de ces a priori d'hommes sur les femmes. J'aurais aimé qu'il ne me comprenne pas, (mais) me désire quand même. Le temps s'est échappé, en chemin, j'ai perdu son image, reste un châle et une illusion, le souvenir d'une lumière jaune et orange... La piste de danse est vide, juste cette foutue chaise. Tu vois, chocard, j' imagine l'entendre venir, je tremble... Une petite peur, c'est pas si ridicule.

**le chocard** : C'est du plaisir, peut-être ?

**la femme** : Chaque fois que j'aime, je tremble, quand, je ne tremble plus, je m'en vais. Tu vois, je ne sais pas expliquer, c'est une forme de liberté.

**le chocard** : Chaque fois que tu as aimé ?

**la femme** : Chaque fois, chaque homme, un jour, je le laisse, c'est comme ça.

**le chocard** : Tu le laisses tomber ?

**la femme** : C'est pas méchant, c'est plusieurs vies, une succession de miracles et de désastres... Tu me regardes bizarrement.

**le chocard** : Quand tu te souviendras, ce moment te semblera étrange... Nous, on garde toujours la même.

**la femme** : Tu me fais peur, tu me juges... Je n'ai jamais voulu faire de mal aux hommes que j'ai laissés, qu'est-ce que tu imagines ?

**le chocard** : Je n'imagine rien, mais ici et maintenant, tu parles encore sans te souvenir. Je te l'ai dit, cela te fera d'étranges regrets... De laisser tomber un homme. Je cherche un moyen pour te faire revenir la mémoire, je vole en rond, des spirales vertigineuses et tu restes sans savoir, sans comprendre, tu restes

avec la folie d'une statue de calcaire. Je cherche un moyen... Tiens, écoute ton corps, peut-être qu'il racontera pour toi.

**la femme** : Le corps raconte souvent plus que demandé... Tu as déjà eu l'appendicite ?

**le chocard** : On repart sur de nouvelles bases... C'est une maladie d'homme, je ne connais pas de chocard chirurgien, chez les chocards, il n'y a personne pour en parler, pendant, ça fait trop mal, après c'est trop tard. Et je ne suis même pas sûr que nous ayons un appendice, toutefois, parfois, on crève dans d'horribles souffrances.

**la femme** : Je t'explique, une gêne comme un mal de ventre, au début tu n'y prêtes pas attention.

**le chocard** : Une tisane, contre cette lourdeur ?

**la femme** : Ça serait simple. Il suffirait de se reposer avec une couverture, trouver une position où ne plus sentir l'écoeurement qui s'évapore des entrailles. Ça ne marche pas, ça devient lancinant, des vagues qui s'échelonnent te bouleversent le corps, de plus en plus haut, de plus en plus fort. Tu te recroquevilles, tu essayes de te détendre (mais) rien ne s'apaise... Tu as chaud, tu as froid... Tu rejettes la tisane.

**le chocard** : Un vomit liquide et jaune... Camomille ?

**la femme** : Ici... La douleur est différente. C'est grave, une lourdeur comme ça, je ne l'ai jamais eue... Ça ne s'opère pas... Je suis seule avec mes larmes, mon courage, mon désespoir. Je dis courage, mais je ne vois pas lequel... Comme pour toi, pas de chirurgiens à ces malheurs-là, pas d'anesthésie. Ceux qui veulent aider sont impuissants.

**le chocard** : Laisse la souffrance de côté, amour ou pacotille ? Je veux dire, avec lui, c'était sérieux ?

**la femme** : Je ne me souviens pas... Juste une sensation... Mais j'aime, bordel.

**le chocard** : Tu as dit, une lourdeur ?

**la femme** : Quelqu'un ou quelque chose te presse contre le sol afin de te faire pénétrer la terre, que tu t'enfonces et rejoignes ce qui y est déjà.

**le chocard** : Qui est ce quelqu'un ? Celui qui y est déjà ? Qui attend ? Peut-être ?

**la femme** : Personne, tout le monde, je ne sais pas. Ils veulent, ils ne veulent pas, surtout ils espèrent que tu te relèves, que tu sois digne et vivante. Que le temps nourrisse l'espérance et les signes d'une vie qui reprend, qui continue. Que tu reviennes avec une part de soleil, un sourire qui efface le deuil. C'est ce qu'ils souhaitent, mais leurs regards disent d'autres choses. Une condamnation involontaire, du mesquin s'échappe malgré eux. Ils prétendent que tu

t'enfermes dans la solitude, mais ne comprennent pas que le verrou est à l'extérieur... De leur côté... Tu imagines le sens qu'ils donnent au mot « impardonnable ».

**le chocard** : Le bal et les lampions.

**la femme** : Le bal et les lampions ?

**le chocard** : La musique ne t'appartient pas, elle n'est à personne. Une femme qui revient seule dans la salle du bal attire tous les regards, les envieux et les jaloux, c'est pas la même chose. Les uns c'est avant, les autres, c'est après. Quand tu es revenue, tu t'es inquiétée du vide, de la chaise renversée, du froid du matin. Au petit bal de l'automne, il y avait des lampions et de la musique, la foule s'écartait devant toi.

**la femme** : C'était l'été... Tu avais parlé d'un petit bal en été.

**le chocard** : Tout est devenu nostalgique, morose, depuis que nous avons commencé à parler, les feuilles ont changé de couleur. Maintenant, c'est un petit bal en automne. La musique, tu n'as pas remarqué quand elle s'est arrêtée ?

**la femme** : Je l'entends maintenant, ce silence.

**le chocard** : C'est troublant, non ?

**la femme** : Est-ce que le monde existe encore ? Je suis dans la caverne ? Morte ?

**le chocard** : Ne t'inquiète pas, tout est à sa place, il ne manque rien... Ou si peu. La planète roule dans l'espace, croise les routes des lucioles intersidérales, un univers entier s'articule autour de nous. Plus près dans les rochers, une bande de chocards jacassent, des frais du bec, des malpolis... Ah, les jeunes. Un gypaète chevauche les nuées et dessine un arc imperceptible sur le ciel. Les hommes sont encore de la partie, même si la nature se retire du jeu. Quand ce n'est pas la passivité, certains se laissent aller à la haine, d'autres à l'amour. Les humains... C'est plaisant, voir comme ils s'escriment dans les plumards, ça fait des ressorts qui grincent, duvet plume de canard, pas de chocard... Tout est à sa place. Voudrais-tu que le monde ne soit plus à sa place ?

**la femme** : J'ai cru que le monde disparaîtrait avec moi.

**le chocard** : Ne laisse pas trop d'espace à la rancœur. En fait, c'est de l'orgueil... Il reste du thé ?

**la femme** : Des biscuits, on peut faire des mouillettes.

**le chocard** : Je préfère quand tu retrouves par instant, un petit plaisir enfantin... Je connais un irlandais qui trempe ses biscuits dans le whisky.

**la femme** : Tu passes d'une idée à l'autre, comme tous les oiseaux du ciel, tu es difficile à suivre.

**le chocard** : Le temps remue la queue... Le temps, c'est un chien dans les herbes mouillées. Les biscuits dans le whisky, pour ça y faut aimer le whisky et les biscuits... Et l'irréel dans tout ça ?

**la femme** : Ben...

**le chocard** : Tu recommences avec tes... Des jours entiers, je vole sur les sautes du vent, passer d'une idée à une autre ne me fait pas peur... Et souvent, tu t'égares, par moment, tu es inconsciente... D'une idée à l'autre, c'est peut-être qu'il te manque des bouts de notre conversation... Tu n'as pas trop mal ?

**la femme** : Je sais pas si cette douleur est réelle ? Ce n'est pas une appendicite ?

**le chocard** : Tu es tombé de haut, au propre et au figuré, si c'est une inflammation, alors c'est une inflammation de l'âme... Et là, c'est grave.

**la femme** : Tu disais, l'âme, c'est du vide.

**le chocard** : Par instant, tu es comme endormie, je te regarde. Dans ta tête sommeillent des musiques, les nuages s'accrochent et défilent sur les crêtes. Quand tu reviens, tu es encore dans le temps d'avant, une somnambule... Te réveiller brusquement te ferait tomber... À nouveau. Tu babilles comme un poussin, comme si c'était une discussion entre amies buvant le thé, petits doigts relevés, salon, mur de velours, rideaux devant les fenêtres, confortable. Tout à coup, on sonne à la porte, ce n'était pas prévu, tu t'excuses auprès de tes invitées, tu vas ouvrir... Personne.

**la femme** : C'est dérangent, ça ne s'explique pas.

**le chocard** : Tu reviens, les choses reprennent, une mauvaise farce, c'est ce que tu te dis, c'est ce que tu racontes. Tu croises les jambes, assoupie par la tranquillité du salon. La cheminée ronronne. Tu aperçois ton visage dans les reflets du miroir et tu n'es pas sûr, si c'est encore le tien.

**la femme** : Une cheminée... Ici, c'est glacial.

**le chocard** : Ça devient dangereux, tu as froid ?

**la femme** : Je ne sens plus mes orteils... C'est étrange. Est-ce que je dois me préparer ?

**le chocard** : L'irréel dans tout ça ?

**la femme** : L'irréel ?

**le chocard** : La croyance, ce qui se cache derrière la porte, que l'on ne voit jamais, qui est dérangement et que tu ne sais pas expliquer.

**la femme** : Il y a un Dieu pour les chocards ?

**le chocard** : Certains le prétendent, moi je m'en balance.

**la femme** : Tu t'en balances ?

**le chocard** : Comme sur turbulences. C'est une vérité de papier, tu sais ce que je pense des vérités. Je n'ai jamais vu le grand barbu, la grand schnouki, le grand blublu, je ne m'intéresse pas à lui, y m'fout la paix, c'est réciproque.

**la femme** : Pourquoi t'en parle ?

**le chocard** : Tu as demandé si tu devais te préparer, je veux être sûr de ta capacité à décrocher sans regret. Les chocards sont matérialistes, alors la dernière vrille avec l'espérance d'un ailleurs chauffé 22° toutes saisons, cheminée ronronnante, musique d'ascenseur et frigo plein, c'est du temps perdu... Les incrédules s'engloutissent dans la vérité de l'irréel, ça les soulage... Pour toi j'espère mieux, et ce mieux, c'est rester lucide, juste lucide et accepter l'instant ultime.

**la femme** : Tu as dit partir, regrets, lucidité... Ça fait peur.

**le chocard** : La peur est un pas, rien de plus, une pacotille, un peu comme quand tu marches dans une forêt la nuit. Ce n'est pas très important, c'est même stimulant. Le froid m'inquiète.

**la femme** : Si j'y croyais... À l'irréel ?

**le chocard** : Moi, je sais qu'il y a une théière en orbite autour de mars... Ou Saturne, ou Neptune... On sait plus très bien.

**la femme** : Une théière ?

**le chocard** : L'Irréel Unique est une théière, c'est prouvé, de la porcelaine de Chine, des liserés bleus, et à l'intérieur, le dessin d'un moineau.

**la femme** : Pourquoi un moineau ?

**le chocard** : Personne ne sait, chaque religion dispose de sa part du mystère. Pour l'Irréel Théière, elle est trop petite pour être visible, même du plus immense des télescopes, mais elle existe et personne ne peut prétendre le contraire. Tu vois, c'est simple, un truc de prestidigitateur, pour faire exister un grand schnouki, suffit de proclamer une vérité que personne ne peut vérifier, trouver un vieux grimoire qui dit tout et son contraire. Le reste n'est que charme, rouerie et violence, caresses et bûchers. Préfères-tu être croyante ou sorcière ?

**la femme** : Sorcière... Je suis fait de la poussière des étoiles, toi aussi.

**le chocard** : La montagne aussi ?

**la femme** : Du plus grand au plus petit. D'une supernova, te voilà chocard. Petit chocard, bec jaune, pattes rouges, insolent et « babilleur ».

**le chocard** : Une poussière... La modestie est une lumière... Lentement, tu abandonnes.

**la femme** : Je vais mourir ?

**le chocard** : C'est possible, si tu le souhaites vraiment. Une poussière d'étoiles, c'est rigolo, je n'ai jamais vu les choses comme ça. Tant que tu trembles, tu es vivante.

**la femme** : Quelqu'un viendra ?

**le chocard** : Les gardiens de la cabane savent que vous êtes montés hier, maintenant, ils se posent des questions, ça fait une nuit, vous devriez être de retour.

**la femme** : Nous ?

**le chocard** : Un homme et toi.

**la femme** : Un homme ?

**le chocard** : Une poussière d'étoiles brisée entre les rochers, les restes d'une légende, ça retardera la décision. L'idéal serait que l'hélicoptère décolle avant midi. La mémoire est une chose étrange, un choc te projette dans un abîme d'oubli... Tu ne te souviens de rien ?

**la femme** : C'est de ma faute, n'est-ce pas ?

**le chocard** : La douleur, l'appendicite ? La mort des étoiles ? Une âme en compte ?

**la femme** : Je suis désorientée.

**le chocard** : La chute, l'adrénaline, puis l'endorphine. Beaucoup de choses se sont passées sans que tu ne puisses rien. Tu as regardé un vol de chocards, je me suis posé. Depuis une heure, le thé, on cause, maintenant tu as froid. L'endorphine se dissipe, le froid la remplace. C'est agréable et dangereux. Il serait souhaitable que tu aies mal, vraiment mal.

**la femme** : Je suis tombée.

**le chocard** : Au début, on veut pas savoir, normal, mais si tu veux avancer, il faut se souvenir de tout.

**la femme** : Est-ce que tu existes ?

**le chocard** : Sans importance, une fiction est toujours une part de l'irréel, mais il suffit qu'une seule personne écoute et cet irréel devient réel... Tu m'écoutes ?

**la femme** : Je ne te comprends pas toujours, tu voles dans ma tête, mes lobes deviennent des perchoirs, tu tritures mes pensées... En fait, je ne vais pas très bien.

**le chocard** : C'est un petit bal en hiver.

**la femme** : En hiver, maintenant ?

**le chocard** : Le givre se dépose sur les guirlandes électriques, le ventre des lampions a été déchiré par le vent. Au loin, des silhouettes, on croit que c'est des danseurs, c'est des arbres morts, gelés jusqu'au cœur. Tu connais les paysages des peintres hollandais ?

**la femme** : J'aime les montagnes.

**le chocard** : Canaux gelés, plaine de neige, c'est exotique. Les maisons sont cossues, refermées sur elle-même, des fenêtres étroites pour conserver la chaleur à l'intérieur. Tu devrais faire comme elles. Seule une maigre fumée s'échappe et se dissout dans le ciel, des patineurs apparaissent et semblent crever de froid, ils gardent leurs bras serrés au corps, s'élançant sur la glace comme je danse sur les turbulences. Les chocards ne sont peut-être que le reflet volant des patineurs hollandais.

**la femme** : Un petit bal en hiver, je n'ai plus de châle, une douleur, tous mes os sont brisés... J'ai mal, vraiment mal.

**le chocard** : C'est très bien que tu aies mal... ne sois pas orgueilleuse, seulement quelques os.

**la femme** : Dans les petits bals en hiver, il y a du vin chaud.

**le chocard** : Ne rêve pas, je n'ai pas de cette morphine avec moi, faut attendre l'hélicoptère... Le médecin est un poilu qui pue l'ail.

**la femme** : Tu m'embêtes avec cette histoire de peintres hollandais, de machine volante. Nous étions deux ?

**le chocard** : Tu fais exprès ?

**la femme** : Deux ?

**le chocard** : Une cordée, la montagne...

**la femme** : J'imagine... J'imagine quelque chose. Il voulait me faire voir au sommet, à l'heure magique, ça ne dure qu'une poignée de seconde, la lumière irréaliste, presque une pluie de poussière d'étoiles... Après, le monde se regarde différemment. Ceux qui... Ne peuvent pas comprendre.

**le chocard** : Et le petit bal ?

**la femme** : La danse dans les bras d'un autre, fait frais, alors tu te serres, c'est rassurant, tu es heureuse... Un, deux, trois, quatre, un, deux, trois, quatre, un, deux... Tu perds le rythme, le pied s'échappe, tu entraînes ton partenaire dans un faux pas... La danse s'arrête, elle vacille, mais on se rattrape in extremis.

**le chocard** : On se rattrape ?

**la femme** : Rire un peu bêtement, car il y a des regrets comme de la culpabilité, des cendres qui recouvrent la lumière, la lumière des étoiles...

Pourtant t'as rien fait de mal... Un, deux, trois, quatre, un, deux, trois, quatre, un, deux... Là, il fait vraiment froid, les lampions cassés, la salle abandonnée, même la musique du violon devient aigre.

**le chocard** : Tu es coupable ? Je veux dire, mauvaise danseuse ?

**la femme** : La mémoire est une salope, une vraie salope.

**le chocard** : J'aimerais surtout que tu comprennes une chose.

**la femme** : Explique.

**le chocard** : Il y a un bal pour toutes les saisons.

**la femme** : Même au printemps ? Et si je choisissais la caverne ?

**le chocard** : Température constante, très humide, faut des bougies, sinon fait sombre, on se cogne aux stalagmites, celles qui m..., habité par des chauves-souris, pas très causantes, grises et crochues, avec des voisines pareilles, pas de sujet de conversation. On tient pas la chronique des jours et du passé, que l'interminable écoute du silence... Quelque chose te revient ?

**la femme** : Non.

**le chocard** : Alors, raconte les émotions, peut-être qu'on y trouvera ce qui est caché.

**la femme** : Une stupéfaction, une grande peur, puis la culpabilité qui déborde comme une marée... Un naufrage sur des récifs. Ça serait plus simple, si tu racontais ce que tu as vu.

**le chocard** : La méthode serait incomplète, par toi-même, ça doit revenir.

**la femme** : Une analyse ?

**le chocard** : Tu rigoles, il n'y a pas de chocard psychiatre. Certains sont très doués pour écouter le ressac dans les écueils, mais peut-on considérer qu'une âme qui suinte fait ressac ? Que l'écueil n'est pas une déchirure lui-même ? Que l'écoute est une thérapie ? Que la femme amnésique aura le courage de poursuivre l'existence après la révélation ? Ah, bien tordu, celui qui saurait... Une seule manière... Réinvente tes émotions.

**la femme** : Je me souviens d'une stupéfaction, non, un imprévu. Quand tu fais autre chose que ce qui est prévu, je veux dire une maladresse, tu renverses un plateau recouvert de verres en cristal, ça se passe lentement. La catastrophe est évidente. Tu le comprends, mais tu ne peux rien retenir, ils vacillent les uns après les autres... Tu restes étourdie devant leur chute. Le premier va percuter le sol et exploser, le temps se dilate, s'allonge, devient éternel, la peur engloutit la stupéfaction, un seul coup de mâchoire, rapide et acéré. La peur est une morsure avec des frissons désagréables dans les genoux. Un déclic projette tes bras en avant avec l'espoir de retenir ce qui s'écroule. Tu voudrais crier, rien ne sort, tu ne comprends pas, il est passé devant, il touche le sol avant toi, lui,



l'homme que tu aimes. Il y a un bruit de roseau qui se casse. Tu le sais brisé et emporté, une flamme de bougie, entre deux doigts, sans un crépitement, alors tu es attirée par une sorte d'obscurité. Tu comprends que c'est de ta faute, tu es la responsable de sa mort... En un instant, impardonnable.

**le chocard** : Qui est mort ?

**la femme** : Je ne sais pas... je veux dire, je devine maintenant le visage, mais je ne sais pas le nom. Qu'est-ce qui s'est passé ? Nommer est important, ce qui n'est pas nommé n'existe pas, et je ne veux pas être responsable de cet oubli. La culpabilité devient une nausée qui remonte... Mais quelle culpabilité ?

**le chocard** : Ce liquide jaune et âcre, tu te vides... Tien, il y a du sang en abondance. L'hémorragie est une fée qui t'ensommeille, veux-tu suivre cette luciole ? Ça semblera être doux et tiède comme les prairies de juin.

**la femme** : Un chocard propose de suivre une luciole... Je ne sais pas si c'est la question ou la situation qui est absurde. Tu es énervant, indélicat, insupportable. Je vomis du sang, mais ça je ne veux pas le savoir. Avec un peu de chance, ça aurait été un chocard menteur, un spécialiste pour raconter des balivernes.

**le chocard** : Balivernes de cavernes, mensonges des songes... Tu franchis les étapes plus rapidement qu'espéré.

**la femme** : C'est quoi ces conneries ?

**le chocard** : La colère... Tu es déjà à la lisière de la colère, c'est salutaire.

**la femme** : Et après ?

**le chocard** : L'acceptation.

**la femme** : L'acceptation ?

**le chocard** : C'est un chemin qui prend des années, mais tu es rapide comme une orgueilleuse... Toi, tu vas battre des records.

**la femme** : Je veux me souvenir des événements, de tout, tu m'entends. Tu me traites d'orgueilleuse, j'ai de plus en plus froid, je suis mouillée, je me suis pissée dessus, je raconte à un chocard que je me suis pissée dessus et je ne sais même pas pourquoi je me suis pissée dessus.

**le chocard** : Pissée dessus, pissée dessus, tu n'as que ces quatre mots à la bouche. Je sais, j'aurais dû dire deux, mais deux et deux font quatre, quatre comme tiré à quatre épingles, quatre comme des jumeaux et leurs doubles, quatre comme les quatre petits pas qu'il te manque pour comprendre ce qui est sous tes yeux.

**la femme** : Quatre petits pas ?

**le chocard** : Au-delà de la corniche, au fond de l'abîme, si tu te traînes, te penche en avant, tu verras ce que j'ai vu, le jour où ma compagne chocard a été happée par les griffes d'une turbulence. Un petit tas de plumes noires et de chairs brisées. J'ai monté la garde, mais le gypaète est venu, quand ça a faim, ces choses-là... Je me suis demandé si elle avait aussi le goût du poulet... Qu'est-ce que tu en penses ? Tu ne veux pas savoir ce qu'il est devenu ?

**la femme** : Je veux pas regarder... Je devine maintenant qui j'étais, qui il était, ce qui c'est passé. J'ai fait le pas qu'il ne fallait pas... Ceux qui viendront me chercher pourront raconter ce qu'ils veulent. Ils auront à cœur de me préserver, de rendre les choses différentes, de faire porter la culpabilité à la montagne, de parler d'inévitable destin, d'accident. C'est moi qui l'ai fait ce pas, moi, seule. Un faux pas sur la danse, le petit bal de l'hiver, les montagnes sont glissantes. Ça s'est passé... Après... Comme le tambour d'une machine à laver, molle, une pièce de tissus essorée par la peur. La chute est brève, mais en une fraction d'éternité, tous les déséquilibres de ma vie se règlent... Une seconde avant l'impact, je trouve la sérénité et la résignation. Le temps s'arrête là, plus besoin d'explication. Durant la virevolte, je croise son regard, une seule fois, intensément courte, intensément longue, pas l'ombre d'un reproche, un sourire de menteur. Il t'aurait plu, chocard. Il laisse croire que c'est bien, que ça se passe avec moi. Deux alpinistes qu'une maladresse, ma maladresse, entraîne dans la chute. Dans cette lumière, dans ce souffle, dans ce vertige, nous acceptons d'être morts. J'aimerais rire comme toi.

**le chocard** : Ça reviendra.

**la femme** : J'avais accepté... Je ne suis pas morte... Du moins, pas encore. J'ai froid, vraiment froid. En dessous, je ne regarderai pas... Écrasé entre les rochers, tu dis ? Comment se présente le corps d'un homme brisé ?

**le chocard** : Selon le point de vue d'un gypaète ou d'un médecin légiste ?

**la femme** : Quelle importance, je me souviens maintenant de son nom.

**le chocard** : Si la question concerne le goût, il faudra le demander au gypaète.

**la femme** : L'insolence des êtres de plume. Je l'imagine immobile avec un sourire tranquille... L'acceptation... Pour moi, la chute sera recommencée éternellement à chaque jour qui se lève, maelström du réel et de l'irréel, des heures, des mois, des années, toute une vie avant de parvenir à l'endroit où s'arrête la vrille. Je vais vivre. Un pas... Un faux pas... Ce n'est pas pardonnable ni impardonnable... Ça s'est produit. Le pied s'est levé, nous étions une cordée de deux, machinalement j'ai vérifié, j'étais bien attaché, la fatigue, un tiraillement là où finit la chaussure, commence le mollet... Je vois ce pied qui se lève, ce poids qui se déplace sur l'autre jambe... Une distraction. Un vol de chocard à ma droite, une pirouette, l'oiseau se pose, attirée, je tourne la tête... Mon pied ne touchera jamais l'endroit prévu. C'était toi, l'emplumé... Pattes rouges, bec jaune, regard moqueur.

**le chocard** : Je te l'ai dit... Ni cruelle ni clémente... Se souvenir, c'est mieux...  
Non ?

une musique qui se transforme en bruit d'hélicoptère – noir.



## **lecture-spectacle**

ou revenir au texte avec la sobriété et la recherche d'un jeu précis sur le verbe

**Yves Robert**

texte et mise en lecture

**Laurence Iseli**

la femme alpiniste

**Blaise Froidevaux**

le chocard

**Arnaud Robert**

décor photographique

**Atelier Grand Cargo**

production et création le 11 juin 2022

**Loterie Romande – Ville de La Chaux-de-Fonds**

soutien à la production

**Théâtre du Concert – Neuchâtel**

partenaire

## **ATELIER GRAND CARGO**

Cornes-Morel 13, 2300 La Chaux-de-Fonds – Suisse – [www.cargo15.ch](http://www.cargo15.ch)

collection théâtre hors du monde – juin 2022 – impressum Yves Robert

réimpression 2023

imprimé à Tavannes au **forum  
culture**

## **parutions**

---

### **la mort de Vladimir**

Yves Robert – théâtre - Les Petites Lessiveries – 2004

### **la femme qui tenait un homme en laisse**

Yves Robert – monologue – Les Petites Lessiveries – 2006

### **le livre des tempêtes**

Yves Robert – théâtre - Les Petites Lessiveries – 2008

### **la ligne obscure**

Yves Robert – roman – éditions d'autre part – 2014

### **l'étoile du Nord**

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2015

### **le Lieutenant de guerre**

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – cahier– 2019

### **Niobé, un matin**

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2019

### **la rivière à la mer**

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2019

### **mille nuits ou regarder les grenouille nager ♀**

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – cahier – 2021

### **le journal du silence**

Yves Robert – Atelier Grand Cargo – cahier– 2022

### **l'essoufflement de l'ange**

Yves Robert – théâtre – Atelier Grand Cargo – cahier– 2023

### **Hibakushas - Oppenheimer le destin des parias**

Bernadette Richard – Atelier Grand Cargo – cahier– 2023

**la femme** : Qui es-tu ?

**le chocard** : Une poésie à plumes.

**la femme** : Tu te moques ?

**le chocard** : La poésie ne se révèle pas sur demande, mais la poésie ne se moque jamais... et puis, tu as eu une drôle de nuit. Un moment j'ai pensé que tu finirais dans l'estomac d'un gypaète, tu sais le gros emplumé un peu sale qui bouffe les os des cadavres...